



Hommage à Denis Bordat

CEMÉA

Sommaire

- INTRODUCTION** Jean-Luc Cazaillon 3
- MORCEAUX CHOISIS** Bertin Leizerovici 4
- L'ORATEUR ET LE POLITIQUE** Jean-Marie Michel 8
- DE L'AMITIÉ À LA PÉDAGOGIE** Francine Best 9
- L'HOMME D'APPAREIL, LE POLITIQUE, LE PÉDAGOGUE** Jean-François Magnin 10
- LE MARIONNETTISTE** Pierre Dutrieu 11
- L'ALCHIMISTE** Yves Faure 13
- SON ACTION EN FAVEUR DE LA PSYCHIATRIE** Michel Duterde et Yves Gigou 14
- C'EST AU BOUT DE L'ANCIENNE CORDE
QUE L'ON TRESSE LA NOUVELLE** Georges Guillaumie 15
- JE VEUX ÊTRE UTILE À CEUX QUI M'ONT AIMÉ** Jac Faure 16
- COMME UNE HISTOIRE DE FAMILLE** Alain Grimont 18
- LETTRE À...** Jacques Demeulier 19

Introduction

• JEAN-LUC CAZAILLON •

Paradoxe de l'histoire, des parcours, écarts de génération qui me conduisent aujourd'hui, moi qui n'ai que très peu connu l'homme, à rédiger l'introduction de cette brochure rendant hommage à Denis Bordat. Je sais, parce que cette histoire est aussi celle des femmes et des hommes qui font les Ceméa d'aujourd'hui, que l'engagement militant dans notre mouvement est aussi étroitement lié à l'aventure humaine. Celle de la rencontre, de la confrontation, du plaisir à se retrouver et à porter des valeurs, des combats communs. Faisant cela, nous nous inscrivons dans l'histoire des Ceméa. En tentant de nous approprier d'où nous venons et à qui nous le devons, nous construisons notre propre contribution au projet ambitieux de notre mouvement. C'est donc pour moi un honneur que de contribuer à cette brochure. Inscrivant mon nom aux côtés des grands témoins de cet ouvrage, positionnant une parole dans un hommage à l'un de ces personnages qui ont fait et font encore les Ceméa, c'est avec humilité et respect que j'écris ces quelques lignes.

Tout est dit dans les chapitres de cette brochure qui témoigne de ce que fut l'engagement de Denis au service de notre mouvement d'Éducation nouvelle. Délégué général de 1969 à 1979, tout est dit sur la dimension politique de son action, la vision qui fut la sienne et qui servit au rayonnement de notre association, tout est dit sur la richesse de l'homme, sur la pertinence du pédagogue. Porter des convictions comme il les a portées ; inscrire son action politique dans la société comme il sut l'inscrire ; entraîner, mobiliser les militantes et les militants sur une vision, une perspective, des ambitions comme il a su le faire ; résister, s'opposer, affirmer des conceptions éducatives et politiques comme au Congrès d'Orléans en 1971. Tout cela laisse songeur ! Il faut une certaine force de caractère, il faut de solides convictions, il faut aussi pouvoir entraîner et mobiliser l'ensemble d'un réseau militant.

C'est cette force de conviction, cette opiniâtreté, cette constance dans l'engagement qui font que l'histoire de notre mouvement doit à Denis. Denis nous a quittés. Mais à y regarder de plus près, à mieux lire ou relire ses écrits, ce qui frappe restent assurément l'actualité, la pertinence des valeurs, des analyses et des combats qui furent les siens. Autre temps certes, autres contextes. Lisez les témoignages qui suivent, lisez les analyses, les enjeux portés par Denis. Mesurons alors ensemble

l'incroyable force, l'incroyable modernité de ce qu'il défendait. Mesurons enfin ensemble que, si cette brochure rend hommage à un membre historique de notre mouvement, elle nous permet, à nous militantes et militants engagés au sein des Ceméa, de référer nos combats, de situer nos revendications d'aujourd'hui dans la cohérence, la constance de notre histoire collective.

En 1978, au Congrès de Toulouse, Denis disait : « Pour toutes nos activités de formation, dans quelque domaine que ce soit, ce qu'il faut éviter, c'est le cloisonnement. Chez nous, les combats de l'hôpital doivent servir les combats de l'école et réciproquement, les combats de l'école doivent servir les combats des vacances et réciproquement, les combats des vacances doivent servir les combats des crèches et réciproquement ... Le mouvement peut se fabriquer, se nourrir, s'enrichir de tout cela. »

C'est la marque des personnages importants, que d'avoir, en d'autres temps, su discerner les enjeux du moment comme des enjeux de toujours. Denis Bordat en fut.



Morceaux choisis

• BERTIN LEIZÉROVICI •

Notre histoire est jalonnée d'hommes et de femmes qui ont incarné notre mouvement. Denis Bordat est de ceux-là. Homme de grande culture, homme de conviction, il a marqué une bonne partie de ma vie aux Ceméa. Jeune permanent, je l'écoutais avec attention aux Assemblées générales ; Délégué régional, je l'ai apprécié même si je me suis souvent opposé à lui quand il semblait s'arc-bouter sur ses positions sans vouloir en démordre.

Souhaitant qu'une brochure lui rende hommage, j'en ai accepté la coordination avec l'aide de Jean-Marie Michel et de Nicole Tatry. J'ai donc relu "Aux Marges de l'école", "Les Ceméa, qu'est-ce que c'est ?" et de nombreux articles de VEN. J'en ai choisi quelques extraits qui témoignent de ses convictions et qui me semblent toujours d'actualité.

Il aimait rappeler qu'Henri Laborde, qui avait été son professeur de français au Lycée Turgot à Paris en 1940-1941, avait eu une grande influence sur lui.

" Non, je n'ai pas souvenir de cours, mais il nous a appris à travailler nous-mêmes. Il n'existait pas de maisons de jeunes à l'époque, mais partout avec lui, au lycée et hors du lycée, nous étions dans une maison de jeunes permanente dont les murs étaient la vie même. Il nous a appris à aller au théâtre, à découvrir le théâtre en montant des spectacles, en nous faisant fréquenter les auteurs, mais aussi en nous conduisant chez les grands metteurs en scène de l'époque, comme Charles Dullin. Il nous a appris à aller au cinéma, non pour aller au cinéma, mais pour voir une œuvre. Il nous a appris à lire, en nous lisant parfois un poème qu'il aimait, non pour l'étudier, non parce qu'il était au programme, mais pour le plaisir. Quel choc de découvrir à dix-huit ans « La Chanson du mal aimé » d'Apollinaire, parce que, ce jour-là, hors programme, le professeur a eu plaisir à nous lire ce poème d'un bout à l'autre ! Le lendemain, toute la classe avait toutes les œuvres d'Apollinaire que nous avions pu nous procurer en librairie ou dans les bibliothèques." (*Les Ceméa, qu'est-ce que c'est ?*, Ed. Maspero, 1976, p. 309)

Il aimait aussi rappeler la naissance du TNP et l'aventure d'Avignon à ses côtés

" Je revois encore Henri Laborde créant autour du TNP les Amis du théâtre populaire et me deman-

dant de l'accompagner un jour aux Éditions de l'Arche où il devait accueillir, avec Roland Barthes, Bertolt Brecht qui venait pour la première fois à Paris. L'œuvre de Brecht n'était guère connue alors en France, et pas même éditée... et nous devions remplir quelques mois plus tard les salles du Palais de Chaillot avec nos anciens stagiaires autour de "Mère Courage", plus tard d' "Arturo Ui".

Et ce fut Gérard Philipe dans nos regroupements d'instructeurs. Et puis, ce fut avec Gérard Philipe et Jean Vilar, après la première du Cid devant nos instructeurs et nos stagiaires, cette grande aventure d'Avignon, aventure que nous avons commencée avec eux et que nous vivons encore chaque année, aujourd'hui, autour de Paul Puaux. " (*Les Ceméa qu'est-ce que c'est ?*, p. 274)

Tenez compte de la réalité avant d'engager des combats, nous disait-il. Il faut être sûr de les gagner. Deux exemples illustrent son propos.

• L'exemple des cantines

" Dans ce temps-là, les Ceméa ont su suggérer avec prudence que si l'on mettait à la cantine les tables côte à côte, au lieu de les mettre bout à bout, les enfants pourraient parler autour de chaque table plus calmement et que l'atmosphère du repas en serait transformée, que la « surveillance » en serait plus facile et déjà ce changement bouleverserait l'ordre des choses.

Remplacer le gobelet de fer blanc par des verres et l'assiette étamée par l'assiette en faïence, ça a été le fruit d'un combat militant méthodique qui s'est étalé sur des années.

Devant le gobelet cabossé, nous disions calmement que le gobelet de fer blanc appelait les trous et les bosses et que le verre appellerait les précautions. Nous racontions la joie des plus petits, à la maison, le dimanche, à mettre les vrais couverts à table et que rarement ils cassaient la vaisselle. " (*Aux marges de l'école*, avec Bernard Veck, Ed. Hachette Littérature, 1980, p.58)

• L'exemple de la taille des groupes d'enfants en centres de vacances

" Au moment de la Libération, si nous avions dit qu'il fallait un moniteur pour dix enfants dans les centres de vacances, jamais les Ceméa n'auraient pu vivre et prendre le développement qu'ils ont pris. On nous aurait répondu : « Comment ! Les

élèves sont cinquante et soixante par classe et vous voulez un moniteur pour dix, seulement pour les surveiller pendant qu'ils s'amuse en vacances, ça n'est pas réaliste. » Nous avons enseigné, en ce temps-là, qu'il fallait au moins un moniteur pour quarante. Je revois ce numéro 2 de *Vers l'Éducation nouvelle*, où l'un de nos camarades expliquait pourquoi il fallait un moniteur pour quarante et comment structurer la colonie en équipes, chaque moniteur ayant quatre équipes de dix enfants sous sa responsabilité, et comment dans chaque équipe il devait y avoir à la fois les enfants les plus âgés et les enfants les moins âgés pour que les plus âgés aident les plus jeunes à table, à la toilette et dans toute la vie matérielle. Cette structure de la vie collective, c'était déjà un progrès par rapport à ce que j'avais connu enfant, en colonie de vacances, où nous nous organisions nous-mêmes en bandes autour de leaders, avec environ un surveillant - homme-à-tout-faire-qui-aimait-bien-les-gosses, pour soixante ou quatre-vingts colons.

Chaque conquête pour l'éducation que j'ai vécue aux Ceméa, a été une conquête sur la réalité, conduite avec la stratégie la plus maîtrisée possible, et qui tenait compte à la fois de nos propres moyens et des rapports de force qui existaient entre les différentes parties concernées par les changements envisagés. » (*Aux marges de l'école*, p.59)

En 1981, dès ma nomination comme Responsable National du secteur Enseignement, il m'a proposé son aide. Un numéro spécial de VEN sur les " Projets " avait été commandé par le Ministère de l'Éducation nationale. " *Ouvrir l'École, les Projets d'Action Éducative* " est paru à la rentrée scolaire et a été adressé à tous les collègues.

Denis y relatait ses débuts d'enseignant. En instruction civique, ses élèves travaillaient par groupes et allaient enquêter dans les Ministères. C'était en 1945 !...

Toutes les tribunes lui servaient pour affirmer notre conception du métier d'enseignant et de la formation.

Ainsi lors de l'Assemblée générale de 1977

« Mais si nous croyons pour demain à une école ouverte, il faudra bien que cette école soit ouverte dans les deux sens et que la même porte de l'école permette à la fois d'y entrer et d'en sortir. Reconnaître cela, c'est reconnaître par avance qu'il y aura des maîtres qui travailleront dans l'école et qui pourront en sortir, mais qu'il y aura des maîtres

parfaitement reconnus dans les structures de l'Éducation nationale - et ça n'est pas le cas aujourd'hui - qui travailleront hors les murs de l'école et qui pourront rentrer dans l'école. Les maîtres du dedans et les maîtres du dehors pouvant travailler, le cas échéant, ensemble. »

et dans VEN, en octobre 1979

« L'année probatoire (de la formation des enseignants) doit permettre la réflexion, et pour que cette réflexion soit efficace, il est indispensable que les futurs maîtres soient en contact avec la réalité de l'école ; encore souhaitons-nous, si l'on veut que le futur maître devienne aussi militant de son propre métier, que la réalité professionnelle lui soit montrée dans l'environnement qui en fait la richesse, parce que l'enfant qui va à l'école est le



même que celui qui fréquente la bibliothèque, le cinéma... est le même que celui qui va au centre aéré ou en centre de vacances".

Il nous disait aussi que la dimension pédagogique de l'association pouvait avoir d'autres points d'impact que les loisirs ou l'école, en rappelant la genèse du premier stage d'infirmiers d'hôpitaux psychiatriques en 1949.

« Lorsque, avec quelques amis, le docteur Daumezon et Louis Le Guillant demandèrent aux Ceméa de réaliser un premier stage pour les infirmiers d'hôpitaux psychiatriques, nos instructeurs s'étonnèrent : « Nous n'avons pas de compétences dans ce domaine », disaient-ils. Nos interlocuteurs pourtant connaissaient bien les Ceméa en tant que

mouvement pédagogique. Ils étaient fréquemment venus dans nos stages de moniteurs, dans nos regroupements d'instructeurs. Quels fils avaient-ils tendus entre notre formation de moniteurs de centres de vacances et l'hôpital ?

Dans le stage, nous dirent-ils, vous apportez à travers le type de vie collective que vous organisez, à travers les techniques que vous utilisez, des moyens qui permettront aux jeunes moniteurs d'établir une communication avec de jeunes enfants. Construire le cerf-volant que l'on fera ensuite voler, c'est établir, par-delà le minimum de technique requise, un dialogue et toute une série de relations infiniment délicates avec les enfants. Or, le malade mental, justement, est quelqu'un qui est en difficulté dans ses rapports avec autrui. Ce dont nous avons besoin, c'est que vous donniez aux infirmiers



les outils qui leur permettront d'établir un dialogue avec le malade... Notre premier stage de formation d'infirmiers, ça a commencé comme ça. » (*Les Ceméa qu'est-ce que c'est ?* p. 177)

La pratique du centre de vacances par les instructeurs et le dialogue permanent avec les organisateurs lui semblaient devoir constituer des exigences incontournables pour les Ceméa. Il le proclamait souvent.

“ Un instructeur des Ceméa, c'est toujours, dans nos stages, quelqu'un qui enseigne ce qu'il a longuement expérimenté sur le terrain, et plus particulièrement sur celui des centres de vacances : terrain d'expérience privilégié autant pour ceux de nos camarades qui sont attachés à la formation des équipes soignantes des hôpitaux psychiatriques

qu'à ceux qui travaillent dans le secteur des maisons d'enfants, dans celui de l'école ou sur les terrains du tiers monde où ils se confrontent aux multiples problèmes du développement. En effet, dans le centre de vacances, nous pouvons réaliser mieux qu'ailleurs les conditions valables d'une expérience pédagogique, nous pouvons peser sur presque toutes ses données, nous pouvons la maîtriser du début à la fin, car le centre de vacances commence et se termine. Nous pouvons constituer une équipe pédagogique la plus complémentaire et la plus cohérente possible. Nombreux sont les enseignants pour qui cette expérience en colonie de vacances a été déterminante dans l'évolution de leur classe, et nous pouvons dire aujourd'hui sans risque de nous tromper que la pédagogie mise en œuvre hors de l'école a pesé et pèsera dans l'évolution de la pédagogie proprement scolaire. Mais, pour les Ceméa, occuper ce terrain des vacances, c'était faire que tous leurs instructeurs pratiquent régulièrement comme moniteurs ou directeurs, et non pas dans des colonies expérimentales, mais dans les colonies de vacances telles qu'elles existent avec leurs qualités et leurs faiblesses.

C'était aussi, pour nous, très attachés au principe de réalité, dialoguer d'une façon permanente avec ceux qui gèrent, organisent, construisent les centres de vacances, si nous voulions peser sur la gestion, l'organisation, l'architecture. Rapports donc avec les organisateurs, dont certains envoient chaque année plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers d'enfants, de jeunes ou d'adultes en centres de vacances collectives. » (*Les Ceméa qu'est-ce que c'est ?*, p.80)

Acceptant difficilement la contradiction, il la recherchait aussi quand il fallait peaufiner une intervention publique, une prise de position politique ou un appel de soutien.

Aussi, je ne doute pas que le discours de fin du Congrès d'Orléans en 1971 ait été travaillé et retravaillé, lu et relu et que les passages que j'ai retenus aient été pesés mot à mot.

“ Nous ne sommes, cela est évident, ni un parti politique, ni d'une façon plus générale, une formation politique et nous ne voulons subir la pression en tant que mouvement d'aucune formation politique.

Il en résulte que nos moyens d'action, nos terrains d'application, notre langage ne sont ni les moyens d'action, ni les terrains d'application, ni le langage d'un parti politique. Et lorsque j'évoque un parti politique, il va de soi que chaque parti a lui-même

son propre langage, son propre mode d'expression, selon les idées, les forces qu'il représente ou les combats qu'il mène. Ce n'est pas notre langage.

C'est l'évidence aussi que nous ne sommes pas un syndicat ou une tendance syndicale, que tel ou tel syndicat ou telle tendance syndicale trouve ses méthodes et son langage et que ce langage n'est pas le nôtre. À chaque fois que nous nous exprimons en tant que mouvement avec un langage qui n'est pas le nôtre, nous risquons de perdre des forces, c'est vrai sur le plan politique, c'est vrai aussi sur le plan pédagogique ... “ C'est à chaque instructeur qu'il appartient de décider s'il y a ou non compatibilité entre les idées philosophiques, politiques qu'il défend éventuellement en tant que militant d'une organisation extérieure, et les idées sur l'éducation que son appartenance aux Centres l'engage à défendre.

L'engagement d'un instructeur aux Ceméa n'est pas exclusif. Un instructeur a le droit, s'il le souhaite, de militer dans un parti politique ou dans un syndicat, mais ceux d'entre nous qui, pour des raisons de conscience, ne peuvent ou ne veulent s'engager sur d'autres plans que le nôtre, ne doivent pas attendre de notre mouvement ce que notre mouvement ne saurait leur apporter. “ Depuis 15 ans, écrivait Jean Vilar le jour de sa disparition, depuis 15 ans, je dis que la théorie fondamentale qui persiste à laisser entendre que la Révolution efficace viendra par le théâtre est non seulement fausse, est non seulement une sottise, mais une hypocrisie. ” (*Les Ceméa qu'est-ce que c'est ?*, p. 398 à p. 400)

Alors qu'il était Directeur des publications juste avant sa retraite (de 1979 à 1983), j'ai dirigé un stage d'animateurs avec Denis dans l'équipe. Jamais il n'a mis en avant ses différentes fonctions aux Ceméa, il a tenu sa place d'Instructeur comme tous les autres.

Il a simplement invité le Directeur de la Jeunesse du Ministère de la Jeunesse et des Sports en lui disant : “ Venez passer une demi-journée avec nous et vous verrez ce que c'est qu'un stage des Ceméa ”. Au cours de ce stage il a mis en pratique ce qu'il disait et ce qu'il vivait.

Pour conclure, j'aimerais citer les derniers paragraphes de “*Aux marges de l'école*”.

“ Le stage, cette aventure collective, c'est peut-être encore aujourd'hui, la force et la certitude des Ceméa. Henri Laborde, qui nous a tant apporté et dont on n'a pas suffisamment parlé, ne laissera

pas de nom à l'histoire de la pédagogie, si ce n'est le nom des Ceméa. Et Henriette Goldenbaum non plus ne laissera pas de nom dans l'histoire de la pédagogie de l'éducation musicale alors que tant d'autres, dans ce domaine munis d'une petite réussite personnelle, accrochent pour une éternité passagère une méthode à leur nom. Et Germaine Le Guillant, au mouvement psychiatrique qui se dessine en France depuis plusieurs années, ne laissera pas de nom, si ce n'est le nom des Ceméa. Et Gisèle de Faily non plus et tous ceux qui, avec elle, ont bâti ce mouvement, dont nous avons eu la chance de faire partie, ne laisseront pas de noms à l'histoire de la pédagogie, si ce n'est le nom des Ceméa.

Notre chance, ça a été, c'est, encore aujourd'hui, la chance de vivre pleinement cette aventure collective, et de la vivre comme en 36, comme en 45, comme en 68, profondément enracinée dans les grands problèmes de notre temps. ” (*Aux marges de l'école*, p.140)”.

L'orateur et le politique

• JEAN-MARIE MICHEL •

Huit septembre 1971. Palais des Sports d'Orléans. Jeune formateur non permanent, je participe à mon premier Congrès des Ceméa. 1100 militants se pressent pour assister à la séance de clôture. Le Congrès a été traversé, bousculé même par les idées de non directivité, de dynamique de groupes, de psycho-sociologie... Beaucoup de militants s'interrogent.

Au premier rang, des personnalités qui sont intervenues dans la première partie, dont le Secrétaire d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports, Joseph Comiti. À la tribune, seul, Denis Bordat. Comme beaucoup, je garde le souvenir indélébile de son intervention à ce Congrès. Notre mouvement lui doit beaucoup d'avoir, ce jour-là, affirmé un positionnement politique clair, dans le contexte que nous vivions, qui a compté dans la vie de nombreux militants et qui a sans nul doute contribué à redonner de l'unité aux Ceméa. Son courage, la justesse de son analyse, la force de son discours m'ont donné, à ce moment-là, des frissons de bonheur : " Parce que nous sommes un mouvement d'éducation, nous avons nécessairement une action sur l'évolution de notre société. Nous voulons participer à une transformation de cette société dans un sens progressiste et nous nous situons par-là dans un courant de gauche ou dans un courant socialiste. Les Ceméa ne sont pas un parti politique. Ils n'ont pas choisi et ils n'ont pas à choisir entre les moyens à mettre en œuvre pour parvenir à cette transformation ".

Denis Bordat était un fin stratège, qui avait une conscience aigüe de la dimension politique de toute action éducative. De " l'animal politique ", il avait les qualités... et les défauts ! Il en avait l'audace, la malice, le culot même. Mais, dans ses discours comme dans un entretien, il savait remarquablement maîtriser la forme pour mieux servir le fond.

Le verbe clair, accessible à tous, sans langue de bois, il avait une parole vivante. Ménageant ses effets, sachant manier l'humour, il savait communiquer ses convictions pédagogiques et trouver le ton et les formules justes pour emporter l'adhésion de ses auditeurs et exprimer ce que les Ceméa voulaient et devaient, selon lui, promouvoir.

Denis avait les qualités d'un conteur. C'était d'abord une voix, un peu nasillarde, reconnaissable entre mille. Et, devant une Assemblée générale de militants ou entre amis autour d'une table d'un bon restaurant, il savait raconter, transformer les

événements de la vie quotidienne et la moindre anecdote en une aventure souvent extraordinaire. Il savait convaincre, émouvoir, séduire. Et en user parfois ! Il savait tirer des expériences éducatives les plus simples, celles qu'il avait vécues enfant en colonie ou celles qu'il observait avec intérêt, les analyses les plus pertinentes pour fonder et consolider des idées et des principes pédagogiques qu'il jugeait essentiels... Il savait surtout les retransmettre et les communiquer au plus grand nombre, dans ses ouvrages, ses discours ou les échanges qu'il entretenait avec le militant de base comme avec le responsable politique. Car l'homme de culture qu'il était, adorait alors partager ses découvertes, ses coups de cœur, ses positions éducatives avec un enthousiasme parfois débordant ! Denis aimait lire ses projets de discours, d'articles, de courriers à une autorité, à quelques auditeurs proches. Chaque virgule était importante, chaque mot, chaque silence avaient un sens... La chaleur de la relation exclusive qu'il créait dans ces moments-là, un verre de bière à la main, n'excluait pas une exigence d'écoute totale, presque tyrannique parfois, qui appelait l'échange, le débat... Malheur à l'interlocuteur qui paraissait distrait et qui encourrait les foudres d'une colère plus ou moins feinte ! Le texte soumis était, à ce moment-là, la chose la plus importante au monde ! Cette exigence, constante, a sans nul doute servi la volonté de Denis Bordat de toujours faire mieux reconnaître, au plus grand nombre, les valeurs et les pratiques pédagogiques des Ceméa. Par son verbe, et son action, il y a largement contribué.

De l'amitié à la pédagogie

• FRANCINE BEST •

Caen, Avignon, Orléans, Brest autant de Congrès, autant de rencontres et de dialogues avec Denis. Autant de discours martelant l'importance politique des Ceméa, leur réussite originale dans le champ de la formation des jeunes adultes. Denis impressionnait la jeune "instrutrice non-permanente" qui assistait aux journées d'études, aux Congrès et aux Assemblées générales de notre mouvement.

Même avant de devenir Délégué général, Denis avait une voix, un ton, une façon de parler très parisienne mais bien à lui. Cette voix, politique en diable, étonnait la provinciale que j'étais. Son autorité personnelle, qui était grande, était indéfectiblement mise au service de l'avenir de notre organisation.

Au Congrès d'Avignon, au milieu des discours, des chants et des danses qui m'enthousiasmaient, Denis m'a apostrophée (le mot n'est pas trop fort) parce que j'avais osé dire publiquement à Henri Laborde, -que j'admirais tant pour l'avoir côtoyé lorsqu'il nous faisait découvrir "sa" Provence au cours de la préparation des premières rencontres d'Avignon-, que le fonctionnement de notre association ne faisait pas assez de place aux non-permanents, aux militants de notre mouvement.

"Tu veux mettre Laborde en difficulté?" me dit brutalement, rageusement Denis. Son attachement à Henri Laborde était entier, passionné, à la mesure de son immense reconnaissance à "son" professeur, son aîné, son ami. J'ai expliqué à Denis que mon propos ne visait personne, et surtout pas Loup Gris, que j'aimais moi aussi. Ce dialogue, commencé dans la fureur, se termina par une véritable déclaration d'amitié, et de fidélité aux Ceméa. De ce jour, j'ai compris que les Ceméa c'est d'abord une terre d'amitié. Et naquit une amitié profonde entre Denis et moi, amitié faite de complicité, de paroles brèves mais essentielles, de compréhension des impulsions à donner pour que vivent et progressent les Ceméa.

Aussi, juste avant ou juste après -je ne sais plus- mai 1968, doutant de la pérennité des Ceméa qui se laissaient influencer par les idées de la psychologie sociale, de la socio-analyse, de la dynamique des groupes restreints, de la non-directivité, c'est à lui que j'ai écrit mon inquiétude devant la perte de sens que cette évolution peu contrôlée représentait. Où allions nous? Que devenaient les principes de Caen nous rattachant à ceux de l'Éducation nouvelle? Que devenaient les méthodes d'une

éducation fondée sur l'activité de l'être humain, sur celle des enfants en particulier?

À ma grande surprise, en réponse à cette tentative de démission, coup de fil de Denis m'invitant à dîner et dialoguer dans un grand restaurant parisien. Malgré nos mutuelles contraintes d'emploi du temps (je dirigeais alors l'École Normale d'Institutrices de Coutances) quatre heures de conversation intense sur les orientations pédagogiques des stages, sur la nécessité de la formation des instructeurs, permanents ou non, formation devant se fonder sur la pratique d'activités physiques, artistiques, plastiques, musicales, tout en faisant place à la discussion, à la parole de chacun, à la vie en groupe et de groupe.

Un vrai dialogue philosophique, pédagogique que je n'ai jamais oublié. Je n'ai pas pu aller à Orléans mais Denis m'a lu son discours au téléphone parce qu'il reflétait notre si longue et si belle conversation.

Depuis, c'était à toute occasion, en toute circonstance, entre Denis et moi, une amicale et confiante complicité, même pour prendre les décisions difficiles lorsque, à sa demande et à celle de Gisèle de Failly, je suis devenue Présidente des Ceméa. Oui, Denis était un excellent politique, un excellent gestionnaire certes; mais il savait être et rester pédagogue, artiste, ami fidèle.



L'homme d'appareil, le politique, le pédagogue

• JEAN-FRANÇOIS MAGNIN •

J'ai peu de souvenirs de Denis à la période où il était encore Délégué général des Ceméa. Je me souviens d'une intervention de sa part, je pourrais même dire une apparition, à un regroupement régional de la délégation de Paris Nord, avenue de Laumière en 1972 ou 1973. Il avait été invité par Bertin Leizerovici, Délégué régional, pour appuyer une proposition de décooptation d'un non permanent, Boris Fraenkel¹, qui depuis plusieurs années, critiquait, y compris dans la presse, le mouvement. J'ai failli, avec d'autres jeunes militants, quitter les Ceméa après ce regroupement. Non pas parce que nous soutenions les positions de Boris mais à cause de la méthode employée. En effet, ce point n'était pas à l'ordre du jour du regroupement et la présence du Délégué général, acte important s'il en est, nullement annoncée. Dans cette affaire, Denis nous était apparu, ce jour-là, comme l'archétype de l'homme d'appareil qu'il savait être à l'occasion.

Quelques années plus tard, en 1978, le groupe national « Adolescents » organisait des journées d'étude sur les vacances d'adolescents à Créteil. Tony Lainé en avait été un des intervenants. Beaucoup de travaux avaient tourné autour des séjours en petits groupes, de l'autogestion, des petites associations alternatives, de la critique des gros organisateurs qu'étaient les municipalités et les comités d'entreprise qui n'évoluaient pas assez vite au goût de la majorité des participants. Denis intervenait à la séance de clôture et savait que beaucoup d'organisateur importants de séjours de vacances de jeunes étaient dans la salle. Prenant à contre-pied bon nombre de travaux des journées, il les avait fortement relativisés pour insister sur l'importance de faire partir beaucoup de jeunes en vacances et sur le partenariat incontournable entre les Ceméa, les grandes municipalités et les comités d'entreprise. C'était là le Denis politique et stratégique dans toute sa splendeur et je pense aujourd'hui que c'est lui qui avait raison.

Paradoxalement, c'est quand j'ai été Directeur général des Ceméa que mes moments de proximité, je pourrais même dire d'intimité avec Denis ont été les plus forts. Secrétaire général honoraire du Conseil d'administration il était très assidu aux séances de celui-ci. Son état de santé à ce moment ne lui permettait plus de venir rue Marc Seguin en voiture et encore moins en métro. J'allais parfois

le chercher, d'autres fois, c'était Alain Grimont et je le raccompagnais souvent le soir, après le Conseil à Vitry sur Seine où nous habitions tous les deux. Il fallait absolument que je monte chez lui pour boire un whisky. En fait cela était surtout une justification pour pouvoir parler ensemble. Denis a été durant toute sa vie un homme de dialogues, de débats, un homme de collectifs qui aimait le contact, la proximité avec ses concitoyennes et concitoyens et je pense qu'à cette période de sa vie, il a un peu souffert de solitude.

Ces débuts de soirée autour d'un verre m'ont permis d'apprendre beaucoup de choses sur les arts de la marionnette dans le monde. Denis me racontait des histoires sur chacune de celles qui ornaient les murs de son appartement mais aussi sur les absentes qui étaient dans sa maison de l'Yonne et sur les stages qu'il avait créés et encadrés aux Ceméa. Je sentais sa passion intacte pour le jeu, pour les arts populaires, pour les cultures du monde ; et à travers tout cela pour la pédagogie. Et puis nous en arrivions presque systématiquement à l'Afrique ; aux anecdotes politiques bien sûr mais surtout à son intérêt pour les hommes, pour les relations humaines, pour la culture de ce continent... et puis l'Afrique c'était presque toujours « avec Colette » et rien que dans cette façon de le dire, on sentait les liens très forts qui unissaient ces deux-là.

L'autre sujet incontournable était Hitchcock. Il avait une collection complète de ses films en DVD et était intarissable sur tel film, telle partie de scénario, tel plan... Parfois nous parlions photographie, du festival d'Avignon et de Vilar. Dans ces moments il ne parlait presque jamais de son état de santé qui malgré tout, je le savais par ailleurs, le préoccupait.

Ces moments ponctuels, éphémères mais privilégiés et riches de contenus et d'émotions témoignaient d'un Denis toujours prêt au dialogue et aux échanges intellectuels, passionné par la culture sous toutes ses formes mais qui en revenait presque toujours aux Ceméa qui ont été, je pense l'élément central de sa vie et pour qui il a été, dans la période de développement et de consolidation du mouvement, le bâtisseur principal.

1 - Traducteur et vulgarisateur de William Reich et de Marcuse dans les années 60/70 en France.

Le marionnettiste

• PIERRE DUTRIEU •

Aux Ceméa, j'ai longtemps et étroitement travaillé avec Denis Bordat mais ce n'est pas le Délégué général que je veux évoquer, c'est l'instructeur national qu'il était avant de succéder à Gisèle de Failly à son départ en retraite. Denis avait alors à la délégation générale des tâches très différentes mais surtout dirigeait les stages de marionnettes, et c'est lors de l'un d'eux en 1950 que je l'ai connu, découvert avec... Je vous raconte.

Instructeur permanent dans l'équipe de Lille, je me suis inscrit, avec trois de mes collègues, au stage de marionnettes qui devait avoir lieu au Centre d'éducation populaire de Phalempin (Nord).

Pourquoi commencer mon perfectionnement par cette spécialité ? Enfant, mon père m'emmenait à la représentation que donnait parfois, dans notre village minier, une petite troupe d'un village voisin – c'était dans le Douaisis – j'étais ébloui par ces rideaux qui s'ouvraient sur des bonshommes – marionnettes "picardes" à tiges de quatre-vingt centimètres de haut – toujours richement habillés et qui jouaient des pièces de "cape et d'épée" dont je garde un souvenir très vif.

Au stage de moniteurs que j'avais suivi, j'avais fabriqué une marionnette lors d'un atelier et j'étais fier de ma vieille femme que j'animais, doigts écartés. Au cours préparatoire où j'enseignais – suppléant avec quarante élèves – je l'utilisais parfois : la classe était sidérée, silencieuse ou riante, dialoguant, ravie. Je l'étais aussi : mes premiers succès !

C'était tout mon bagage, j'attendais beaucoup du stage. Denis Bordat est arrivé, intimidant avec son auréole d'instructeur national de Paris ! Et très vite, il a conquis la trentaine de "débutants" que nous étions, par son contact direct, sa culture, sa facilité à nous captiver. On l'écoutait parler comme s'il nous racontait des histoires passionnantes. Pas de démonstrations brillantes de maître, mais un tissu à la main, il lui donnait une allure, une vie... un personnage, peut-être, non un animal et il avait créé un public qui lui était acquis, attentif à ses explications.

Très vite, nous avons chassé de nos esprits les lieux communs sur les marionnettes : le Guignol n'était qu'un genre, le castelet n'était pas forcément cette boîte fermée, les jeux n'étaient pas que des échanges

de coups de bâton ou des appels au public, pas de "trucs" pour manipuler, il fallait jouer – jouer avec ses mains, son corps, sa voix, son silence – et pour fabriquer, tous les matériaux peuvent s'utiliser, être transformés pour bâtir suivant notre imagination et les agencer suivant les mouvements qu'on veut prêter ou suggérer à notre "création". Et encore ces "objets" pouvaient être à gaine, à tringle, à fils manipulés par-dessous ou par-dessus ou... Denis nous ouvrait ces portes avec un croquis rapide au tableau en soulignant les difficultés de tel ou tel genre, toujours en ramenant aux objectifs



pédagogiques : pour ou par des enfants ou des jeunes. Il avait une formule pour nous expliquer les rapports de la fabrication et du jeu (nous avions posé la question des marionnettes de Salzbourg – certaines comptaient trente-six fils !) : " si technique 1, expression 9, si technique 9, expression 1 " - nous avons compris.

Et nous avons construit (coupé, cousu, cloué...) à partir de matériaux rassemblés, chacun ayant son idée de chenille, de girafe, de soldat, de papillon... puis chacun d'évoluer pour trouver la marche, la respiration, le sommeil et aussi le mouvement pour exprimer l'étonnement, la surprise... Nous

avons joué seuls, puis avec d'autres. Stade important que l'animation, sinon la marionnette ne reste qu'un travail manuel.

Denis Bordat nous évoquait ses expériences de jeu, à Paris : " La boîte à images ", " la Papape " animées avec ses collègues, Pierre Rose avec lequel il avait écrit un ouvrage, Francis Boucrot, grand collectionneur qui avait rassemblé des poupées et des textes anciens, Robert Lelarge, Jac Faure. Denis avait de grandes connaissances et nous entraînait vers des contrées lointaines où les marionnettes faisaient partie de la tradition, le Rajasthan en Inde, le Sri Lanka, Java, la Birmanie, le Japon... et leurs noms étrangers nous faisaient rêver : Wayang Golek – Bunraku – Karagoz, il y mêlait les ombres de Thaïlande, de Chine, de Turquie dont il décrivait les particularités. L'Europe, la France avaient aussi leur place : marionnettes de Nohant de George Sand et son fils Maurice, de Picardie, de Liège, de Sicile.

Il les replaçait dans le temps, remontant au Moyen Age, au XVII^e siècle où naquit Polichinelle, au XVIII^e avec Séraphin et ses ombres chinoises très célèbres, au XIX^e avec Lemercier de Neuville et surtout Salis, Rivière, Caran d'Ache qui lancèrent " Le Chat Noir ".

Denis avait assisté à Paris à maintes représentations et là aussi, nous rêvions à leur évocation : celles de Jacques Chesnais ou de Gaston Baty et ses " comédiens de bois ", celles de Marcel Marceau qui mêlait parfois l'ombre à ses mimes, d'Yves Joly à " L'Ecluse " où des mains gantées de blanc devenaient des amoureux ou les doigts des crabes sur fond de mer. Denis racontait et nous, nous étions au spectacle. Derrière ces recherches, ces tentatives, pointaient les techniques du cinéma. Nous avons rejoint notre époque.

Les lendemains de ce stage de marionnettes allaient s'avérer très riches : plus qu'une initiation, Denis nous avait communiqué une passion.

Permanents à Lille, nous avons intégré nos nouvelles connaissances dans les activités des stages de moniteurs et autres, et monté ensemble – nous étions quatre – un spectacle avec castelet, projecteur...

Baladins, nous avons joué de nombreuses fois dans des écoles, des grandes salles même, devant des enfants, des adultes aussi, toujours bien accueillis, heureux de sentir un public riant ou silencieux, toujours très attentif... Tournées fatigantes mais

nous étions récompensés par les réactions du public et les échanges avec les éducateurs. Jamais nous ne nous serions lancés dans de telles aventures sans le déclic du stage de Denis Bordat.

Il y eut d'autres conséquences ensuite pour ma vie, car lors de nombreux voyages en Orient, j'ai été ravi d'assister à des représentations – de marionnettes ou d'ombres – encore vivaces dans ces pays, très mêlées à la vie sociale. J'ai rapporté de ces voyages poupées et silhouettes de partout et maintenant à Paris, deux grandes marionnettes picardes – des nobles – vous accueillent dans l'entrée, quatorze javanaises jacassent dans les cabinets de toilette, un guerrier sicilien monte la garde dans la salle à manger, la cuisine abrite une troupe d'ombres de Pékin, majestueuses, en parchemin coloré. Karagoz veille sur la bibliothèque et des marionnettes birmanes disséminées doivent se retrouver la nuit pour...

Ils sont tous là, sachant ce qu'ils doivent à Denis Bordat et prêts à témoigner quel merveilleux pédagogue, quel homme de culture et de théâtre il était.

L'alchimiste

• YVES FAURE •

La lumière inactinique pourpre émet une obscure lueur qui éclaire modestement la pièce exiguë. Denis a versé différentes substances chimiques dans des cuvettes de plastique et il s'affaire maintenant devant une boîte à lumière qui projette une image négative. « Le négatif, c'est une image dont toutes les valeurs sont inversées » explique-t-il à l'enfant qui l'accompagne et suit attentivement tous ses gestes. L'enfant observe et cherche à comprendre le sens qu'il convient de donner à cette notion de « valeurs ». Il regarde Denis allumer puis éteindre la lanterne « magique », saisir délicatement le papier exposé à la lumière pour le plonger dans la première cuvette qu'il agite par saccades. Tout cela est étrange et un peu mystérieux pour lui ; dans la pénombre, il fixe le papier immergé dans son bain saumâtre et voit l'image apparaître, d'abord indistinctement puis de plus en plus précisément. « Elle se révèle » lui précise Denis. L'image se stabilise enfin, positive ; c'est effectivement une révélation pour l'enfant...

Denis a la capacité de communiquer ses passions (toutes ses passions) et il saura faire découvrir à l'enfant les potentialités de la photographie. Oh, cela ne se fera pas immédiatement... pour l'heure, l'enfant se contente de regarder, émerveillé, les gestes de l'adulte qui a réussi à opérer devant ses yeux éblouis la métamorphose des sels d'argent. Denis va l'initier à cette technique puis l'inviter à réaliser d'autres alchimies, notamment celles qui consistent à regarder la réalité, à observer, à voir et à « capter » ce qui s'offre à ses yeux. Il lui fera comprendre qu'il n'est pas de mauvais sujet photographique et que « l'on peut tout photographier » ; qu'il appartient au photographe d'opérer la transmutation de sujets communs, ordinaires, sans distinction apparente pour en « tirer » des images originales. Il lui expliquera qu'il est toujours possible de « développer un imaginaire d'après nature ». Bref, il lui démontrera qu'il est possible, à l'instar des alchimistes, de changer le plomb en or.

Denis accompagnera l'enfant dans cette quête pendant de nombreuses années. Il lui présentera ses propres photographies, non pas comme des exemples à imiter, mais comme des instants de vie qu'il souhaite partager après les avoir vécus. Il n'est pas de circonstances qui ne se prêtent à sa prise de vues et, comme sa vie est protéiforme, les sujets sont variés : photos d'un nouveau type de vacances

collectives qu'il a contribuées à réinventer, photos d'éducation nouvelle, photos de rencontres faites lors du festival d'Avignon, portraits, reportages, images prises « à la sauvette » dans la rue ou lors de voyages dans des territoires plus lointains (particulièrement dans cette Afrique qu'il aime et qu'il connaît si bien) et dont il capte bien autre chose que la pacotille de l'exotisme. De façon tout aussi sensible, il photographie son quotidien familial dont il révèle un certain... exotisme. C'est en regardant ses photographies que l'enfant, devenu adulte, découvrira combien le cadrage, la composition, les jeux d'ombres et de lumières, en bref, combien la grande maîtrise de la forme détermine la valeur de l'image. Il se souviendra longtemps que Denis lui expliquait que « la forme, c'est le fond qui remonte à la surface ».

Denis n'aura aucun mal à lui faire partager son admiration pour des photographes qui sont aujourd'hui des grands classiques : Cartier-Bresson, Édouard Boubat, Agnès Varda, Bill Brandt, Robert Frank entre autres. Mais à cette époque les livres de photographies sont rares et les expositions plus rares encore ; c'est donc à chaque fois un vrai bonheur de pouvoir découvrir, avec lui et grâce à lui, de nouveaux auteurs et de nouvelles approches photographiques. Les photographes humanistes tiennent une large place dans son panthéon mais le novice se souviendra longtemps de ses émotions à la vue des images très sensuelles de Sam Haskins. Devenu adulte, l'enfant continuera à arpenter les chemins que Denis avait défrichés pour lui. Il en fera son métier. Il tient aujourd'hui à l'en remercier et à lui rendre hommage.

« *L'imaginaire d'après nature* » est le titre d'un texte écrit par Henri Cartier-Bresson en 1976.

« *Images à la sauvette* » est le titre d'un livre d'Henri Cartier-Bresson publié en 1952.



Son action en faveur de la psychiatrie

• MICHEL DUTERDE ET YVES GIGOU •

Nous sommes en 1949, l'implantation du secteur psychiatrique aux Ceméa n'a pas été chose facile. Il faut bien le reconnaître. Il y a eu de grandes allergies du mouvement, dès le départ, et il a fallu l'autorité et la ténacité de Germaine Le Guillant, pour qu'il s'implante chez nous, écrit ainsi Denis Bordat dans le N° 172 de *VST* d'Août-Septembre 1972.

Dans « ce contexte paradoxal où un organisme d'éducation comme les Ceméa se préoccupe des Maisons pour malades mentaux », Georges Daumezon renforce ce sentiment. Il poursuit : « L'origine de notre collaboration doit être trouvée non dans une recherche doctrinale mais dans une profonde similarité de situations concrètes » et ajoute « il n'était pas possible d'attendre une révolution administrative aléatoire ».

Un long compagnonnage entre Denis Bordat et les acteurs de ce secteur, médecins, infirmiers, soignants en psychiatrie, fait d'empathie et de complicité, allait s'engager. Il faudrait citer les Le Guillant, reprendre ce qu'il appelle ses « tête à tête » avec Bonnafé, avec Gentis, évoquer sa rencontre

restée célèbre avec Tosquelles à Mende, au cours d'une séance de ciné-club où l'on projetait les « Vitelloni » de Federico Fellini, ainsi que ses tentatives pour soutenir les publications de ce secteur, en particulier la relance de la collection « L'ouverture psychiatrique » confiée alors à Pierre Delion, lequel ne publiera que le séminaire de Jean Oury, sur le « Collectif ».

Plus récemment, il sera pendant plus de dix ans, directeur de *VST*, un directeur très présent dans le travail des comités de rédaction d'alors, dans les choix de dossiers, la ligne éditoriale, - il signera plusieurs éditos -, et surtout l'iconographie de la revue. Il nous introduira auprès du très grand peintre, dessinateur, illustrateur André François, ainsi qu'auprès du peintre Claude Manesse. Ses exigences d'écriture, son sens politique, ses passions pour tout ce qui est « culture », donneront à *VST* ses assises de revue scientifique et culturelle.

« C'est parce que nous voulons faire changer notre métier que *VST* est une revue et scientifique et culturelle », Denis Bordat - *VST Mai-Juin 1988*.



“ C’est au bout de l’ancienne corde que l’on tresse la nouvelle ”

(proverbe africain)

• GEORGES GUILLAUMIE •

Quand vous poussiez la porte des domiciles successifs de Colette et Denis, à Ivry, à Paris, à Vitry ou de la maison de campagne à l’Ormeau dans l’Yonne, sur les murs tout un petit monde de marionnettes de Picardie, de Sicile, de Java, du Bénin accrochait votre regard. Un premier clin d’œil à l’international.

Mais, ce qui frappait encore davantage le visiteur c’était l’abondance des objets africains rapportés des nombreux pays dans lesquels ils avaient voyagé et travaillé ; des objets de la vie quotidienne : tabourets, calebasses, poulies de métiers à tisser..., des objets simples mais beaux sur lesquels trônaient en majesté de magnifiques « Tyi-wara », masques-antilopes bambara et de puissantes statuettes dogon fortement stylisées. Vous aviez le Mali dans tous ses états, surtout si, jouant de tous ses talents de conteur – de griot pour parler africain – Denis vous embarquait avec Colette sur l’Archinar dans la descente du fleuve Niger, entre Bamako et Gao, ville natale d’Alidou Touré, l’ami songhaï futur ambassadeur malien.

C’était en 1959, après un stage de formation d’animateurs du Ministère de la Jeunesse et des Sports de la toute jeune république soudanaise, un an avant sa prise d’indépendance sous le nom de Mali. Ce fut là, sans doute, leur premier coup de cœur pour l’Afrique, coup de cœur qui ne se démentit jamais puisque nous les retrouvons au Bénin en 1998 dans un voyage « tourisme et développement » organisé par le Conseil des Activités Éducatives du Bénin et l’association Orléans Parakou Solidarité.

Entre temps, ils avaient participé aux activités de la délégation à la coopération internationale des Ceméa que Denis avait portés sur les fonts baptismaux : regroupements nationaux des instructeurs, stages en Afrique (Algérie, Côte d’Ivoire, Rwanda, Madagascar...), accueil en France de stagiaires africains...

Quand vous poussiez la porte de la maison Bordat, vous pouviez y rencontrer autour d’un repas convivial et familial quelques-uns des fondateurs ou représentants des futurs Ceméa d’Afrique, Saydou Ba du Mali bien sûr, mais encore Yvon Alléguy de

Côte d’Ivoire, Albert N’Diaye et Cissé Ben Mady du Sénégal, Sébastien Agboton du Bénin, Henri Randremanantsoa et Rodin Ramalinarivo de Madagascar, Bernard Dumont du Ministère du Travail, des Affaires sociales, de la Jeunesse et des Sports de la république soudanaise, malien d’adoption, et beaucoup d’autres encore... La maison Bordat était accueillante. Dans une bonne et saine complicité, on ne s’y sentait pas étranger.

Par cette porte entr’ouverte sur le souvenir avec l’intime et l’affectif, c’est un moment fort de l’histoire des Ceméa qui ressurgit dans ma mémoire. De 1960, année des prises d’indépendance de huit états africains et pendant quelques 25 années l’engagement du mouvement et de l’institution fut considérable. Ce fut une période riche et intense de réflexion et d’action. Nos fondamentaux pédagogiques – les « principes qui guident notre action » – confrontés aux réalités de l’Afrique furent revisités et leurs champs d’application élargis. C’est alors que furent lancés, entre autres, les premiers stages d’initiation scientifique au Mali, les premiers stages de formation des femmes des garderies de Casamance au Sénégal – prémices d’ouverture au préscolaire – les stages pour les élèves-maîtres au Bénin ; en France, un cycle de perfectionnement de responsables de l’éducation préscolaire (d’une durée de 6 mois), les stages de sensibilisation au départ des futurs coopérants du Ministère français de la Coopération... Des relations fructueuses et suivies s’établirent avec ce ministère, avec l’UNESCO, avec les Ministères africains de la Jeunesse et des Sports, des Affaires sociales, de l’Éducation nationale.

S’il ne fut pas seul à avoir écrit dans l’action cette longue aventure pédagogique et politique, Denis Bordat l’aura par contre beaucoup soutenue. Il en fut même l’initiateur. Dans l’équipe de direction de l’époque, puis à la tête de l’association, son action fut déterminante, notamment quand il fut question de créer en 1965 cette délégation à la coopération internationale, véritable instrument par l’action, d’une politique internationale cohérente et de longue durée du mouvement.

Je veux être utile à ceux qui m'ont aimé¹

• JAC FAURE •

D'aucuns, pour peu qu'ils aient été moniteurs de colonies de vacances, se souviennent certainement des chansons écrites par Denis Bordat avec la complicité des deux Pierre (Amiot et Grossetête) : comme toutes les œuvres de qualité destinées à la jeunesse, ces chansons rencontrent un public plus vaste ; sans doute parce qu'elles leur parlent avec intelligence. Mais, ce n'est pas à une chanson de Denis que je pense maintenant ; c'est à une chanson de Charles Aznavour qui dit : « je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître... » (en l'occurrence, ce serait plus exactement les moins de trois fois vingt ans), un temps où les responsables des Ceméa s'appelaient Loup gris, Griffon, Hirondelle, Fauvette, Grillon, Oursin... Comment, aujourd'hui, ne pas percevoir ce bestiaire avec quelque condescendance amusée ? Il faut sans aucun doute expliquer le pourquoi de ces surnoms (ou, pour être plus explicite, de ces totems) ; rappeler qu'ils sont l'héritage du scoutisme et des auberges de jeunesse ; préciser qu'ils permettaient une familiarité immédiate et une abolition des distances hiérarchiques ; il faut examiner ces coutumes avec autant de considération que l'on observe désormais les cultures amérindiennes et leurs traditions, non dénuées de valeurs symboliques, qui consistaient pour les indiens à dénommer les hommes par des noms porteurs de sens. Dès lors, il devient possible de comprendre les totems de Denis et de Colette, son épouse : Denis c'était « Ourson » et Colette c'était « Cygne noir ». Ourson, mais pas ours ! L'ours n'est pas très social alors que l'ourson est plus chaleureux ; bourru peut-être, bougon sans doute, mais jamais indifférent. L'ourson n'est pas pour autant un nounours, animal familier des enfants, trop cajoleur (pour ne pas dire bonasse), mais c'est un jeune animal espiègle, capable d'introduire le jeu dans les situations les plus sérieuses. Le cygne quant à lui évoque l'élégance et la grâce et, si ce cygne est noir c'est parce qu'il n'est pas d'une beauté évanescence mais d'une majesté singulière faite de dignité, de retenue et de sérieux. Colette c'était en quelque sorte « la longue dame brune » que chantait Barbara. Ourson et Cygne noir forment a priori un drôle d'ensemble mais ce n'est tout de même pas carpe et lapin... non, il y avait dans le couple que constituaient Colette et Denis une complémentarité

nécessaire. Le couple constituait un assez bel exemple de cette figure de style qui consiste à rapprocher deux termes apparemment contradictoires : le clair-obscur, la force tranquille, l'aigre-doux. Ces différences, qui n'étaient pas contradictions, constituaient les « splendeurs invisibles »² du couple, dont la singulière harmonie était toujours susceptible d'entrer en résonance avec les autres.

Mon épouse Suzanne et moi-même avons davantage connu Denis et Colette qu'Ourson et Cygne noir. L'usage des prénoms s'avère plus intime que celui des surnoms : l'un est du domaine du singulier quand l'autre est du commun ; cela n'est pas sans importance : « les prénoms de nos amis sont des jours de fête »³. Plus complexe m'apparaît à présent l'usage du tutoiement ou du vouvoiement. Ces codes ne sont jamais fixes, ils évoluent selon les circonstances, les époques, les lieux et... les personnes. Bien sûr, dans les milieux de l'éducation populaire, et plus particulièrement aux Ceméa, il était d'usage de se tutoyer ; c'est donc tout naturellement que j'ai immédiatement tutoyé Denis, mais... plus difficilement Colette. Il y avait sans aucun doute chez elle une noblesse d'attitude qui incitait, tout au moins dans un premier temps, à une réserve respectueuse. Le tutoiement n'est intervenu que par la médiation des marionnettes : Colette et Denis présentaient avec Thérèse et Jacques Vivant, le jeudi (jour de congé scolaire à l'époque), au théâtre Mouffétard, le spectacle des « Marionnettes de la Papape », je remplaçais Denis ou Jacques en leur absence, c'est parce que ma marionnette tutoyait celle de Colette que j'ai pu m'adresser à elle en employant la deuxième personne du singulier. Un singulier qui n'était pas de règle mais de raison amicale.

Et puis, nous avons eu l'occasion d'encadrer ensemble non seulement de nombreux stages de marionnettes mais également des séjours en maisons familiales de vacances. Il faut replacer ces structures dans leur époque et leur contexte pour prendre la mesure de ce qu'elles représentaient d'expériences et d'innovations, tant sur le plan pédagogique que sur le plan de la mixité sociale. C'est dans ces circonstances que Denis savait partager ses passions et intéresser, dans une même ferveur, des gens de tous milieux. Je me souviens par exemple, combien il avait été émerveillé par la mélodie du marché à la criée d'Ollioules dans

1 - « Comme la lune fidèle à n'importe quel quartier, je veux être utile à ceux qui m'ont aimé, à ceux qui m'aimeront et à ceux qui m'aimaient, je veux être utile à vivre et à chanter ». Étienne Roda-Gil/Julien Clerc, Utile.

2 - « Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles », Arthur Rimbaud, Illuminations.

3 - Les prénoms de nos amis, chanson de Denis Bordat et Pierre Grossetête.

le Var. Il prenait un plaisir évident à partager cette découverte avec d'autres. Tous repartaient subjugués : Denis leur avait permis de saisir ce qu'il y avait de merveilleux dans la comédie de ces scènes populaires, dignes du théâtre de Pagnol.

Je me souviens que Denis manifestait une capacité à s'enthousiasmer pour tant de choses (le cinéma, la littérature, le théâtre, la chanson, la photographie et les marionnettes bien sûr) qu'il fallait également s'y intéresser, au risque de le voir vous fustiger, stigmatisant votre manque d'enthousiasme... Colette tempérerait ses emportements auprès de ceux qui n'étaient pas encore habitués aux débordements de Denis.

Tant d'anecdotes me reviennent en mémoire tant il est vrai que Denis savait les entretenir... Il avait l'art de raconter ce qu'il avait vu, entendu et vécu, l'enjolivant si nécessaire afin de rendre la réalité plus intéressante. Il ne manquait pas à cette occasion de conclure en précisant que tout était vrai... à quatre-vingt pour cent (les vingt pour cent de suppléments étant toujours les plus savoureux). Comment dès lors ne pas succomber ? Denis avait l'art de séduire et il en avait le souci parce qu'il aimait les gens. Il aimait discuter avec les plus humbles comme avec les plus illustres : avec Jean Vilar, avec Haround Tazieff, avec Jacques Ralite, avec Paul Piaux, avec Jehan Mayoux ou Marianne

Oswald, mais aussi avec un pêcheur du Niger (« sur le fleuve de boue »⁴), avec un braconnier du Limousin ou une infirmière de l'hôpital. L'échange s'effectuait toujours avec le même entrain et la même allégresse. Ce désir de rencontres s'exerçait autant dans sa vie professionnelle (il en constituait même l'essence) que dans ses voyages ou dans son environnement urbain. C'est ainsi qu'il ne pouvait imaginer que ses voisins puissent demeurer des étrangers ; le moindre prétexte servait donc à justifier des relations plus profondes qui rapidement devenaient de solides amitiés. Ses logements successifs ont toujours été des sortes de « salons » où se croisaient, presque quotidiennement, des gens de toutes origines professionnelles et sociales : pédagogues, artistes, politiques, amis des enfants, voisins, dont Denis et Colette favorisaient la rencontre. En amitié, comme dans tant d'autres domaines, Denis démontrait autant de générosité que d'exigence ombrageuse, et nombre de ses plus fidèles amis ont dû passer outre à ses fougades passagères liées et à ses jalousies relationnelles parce qu'ils savaient que ces manifestations intempêtes étaient l'expression de demandes d'absolu en affinité sympathique.

« Mais déjà s'en va l'été, nos prénoms vont s'effacer »⁵ et tout finira par des chansons... de Denis.

4 - Piroguier noir, chanson de Denis Bordat et Pierre Amiot.

5 - Sur la plage, chanson de Denis Bordat et Pierre Grossetête.



Comme une histoire de famille

• ALAIN GRIMONT •

En 1970, Denis Bordat, nouveau Délégué général des Ceméa présente le rapport d'activités à l'Assemblée générale du mouvement. Le propos est clair et le fond très politique. 1971, je découvre l'orateur et j'adhère totalement au discours de fin du Congrès d'Orléans. Mon militantisme pour une transformation en profondeur de notre société s'en trouve renforcé.

1974, je suis Délégué régional des Ceméa de Pontoise, Denis suit et soutient le travail de l'équipe régionale. Je le vois arrivant à la fête des adhérents dans le hall de la foire St Martin, marchant en tête d'un pas décidé, suivi de Colette Bordat, de Gisèle de Failly et Henriette Goldenbaum. Il aime cette ambiance, se retrouver au milieu des jeunes adhérents, les écouter chanter les chansons de Pierre Amiot dont il a écrit certains textes. Il est plus critique sur le rock n'roll : « la musique trop forte ne me permet pas de comprendre les paroles »!

1983, je suis Rédacteur en chef de *VEN*, Denis s'intéresse à l'évolution de la revue. Après Gisèle de Failly, il est le deuxième à m'appeler à la sortie de chaque numéro. L'attente de ces coups de fil mêle le plaisir de les entendre et la crainte d'une coquille non vue à la relecture. En fait, il s'intéresse particulièrement à l'éditorial qui doit être politique et la critique s'adresse à son auteur ! À moi de repérer la critique.

A partir de cette époque, nous nous rencontrons souvent : au restaurant près de chez lui, à l'Ormeau dans sa maison de campagne, chez moi à Montrouge, nous parlons cinéma, il m'apprend tout sur la technique cinématographique d'Alfred Hitchcock, de Charlie Chaplin tout en me rappelant, non sans fierté, que son fils Francis est le spécialiste de ce cinéaste en France. Nous parlons également photo et petits enfants...

D'autres grands moments sont consacrés à l'histoire des Ceméa, la grande et la petite, les premiers stages en Belgique, en Italie, la création de l'OFAJ, ses rapports avec les ministres à qui il fait reconnaître la place des Ceméa. Il devient très grave pour me parler des grands anciens et surtout d'Henri Laborde, qui avait été son professeur, celui de Miguel Demuyneck et Pierre Girard. Il insiste alors sur le développement des Ceméa à la fin de la guerre, « l'organisation des Ceméa, c'est l'œuvre d'Henri Laborde ».

Dans nos rencontres, nous parlons beaucoup d'Avignon. De la naissance du festival, de l'engagement des Ceméa en 1955, du rôle de Paul Puaux,

d'Henri Laborde et du sien. En 1966, il invite le ministre de la Jeunesse et des Sports à découvrir l'accueil des jeunes au festival. « Qu'est-ce qu'un ministre de la Jeunesse et des Sports peut apporter à cette manifestation culturelle ? » demande le ministre. « Apportez-nous des lits, encore et encore des lits » lui répond Jean Vilar. En 10 ans, les rencontres étaient passées de 300 à 3 000 participants. 1990, Un matin, Denis arrive à la rédaction avec un carton à dessin sous le bras. Ce sont de magnifiques photos de Jean Vilar à la gare d'Avignon accompagnées de textes de Paul Puaux, d'Emile Copfermann et de copies de textes déjà parus ou de lettres de Claude Roy, Gisèle de Failly, Henri Laborde et Robert Mandra. « Peut-on faire une publication avec tout ça ? J'aimerais garder le format des photos (30x40 !) ». De nombreuses négociations suivent et nous décidons alors de faire un album non relié, une page photo, une page de texte, les versos restant blancs, au format 30x40, qui pourra ainsi être utilisé pour une exposition. Le tirage de « Images de la gare d'Avignon » sera de 400 exemplaires numérotés et paraît en 1991.

2006, Avignon, ce sera notre dernier voyage ensemble. Sa petite fille Marguerite était responsable des costumes dans la pièce de Gorki créée par Eric Lacascade, « Les Barbares » donnée dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes. Très fatigué, il ne pouvait y aller seul, mais ce spectacle avec sa petite fille c'était sacré : je l'ai accompagné. Nous avons revu tous les lieux qui lui rappelaient des souvenirs à commencer par la « Civette », le bistrot où Vilar prenait son café, et nous y sommes allés chaque jour. Il remplaçait le café par une Leffe... Nous avons passé un après-midi à la Maison Jean Vilar, devant chaque panneau d'exposition, les anecdotes fusaient. À un moment un grand « Denis » raisonnait dans la salle : un ancien responsable de la billetterie du festival l'avait reconnu. Nous n'étions pas venus en ce lieu pour rien !

Après le spectacle, objet premier de notre voyage, nous avons pris un pot avec « Margot » et son compagnon, acteur dans la pièce, et, bien entendu, nous sommes allés... à la « Civette ».

Je suis retourné à Avignon depuis et moi aussi j'ai pris une Leffe, mais était-ce la bonne table ?

Que voulez-vous, les Ceméa c'est aussi une histoire de famille !



Lettre à...

• JACQUES DEMEULIER •

La poésie est contagieuse « Où es-tu camarade ? Veux-tu venir avec nous ? Nous sommes des poètes, toi tu n'es qu'un enfant ». Paul Eluard

Mon cher Denis,
T'écrire est la forme qui me paraît la plus fidèle aux moments que j'ai eu le plaisir malicieux de partager aux marges de l'école de ta vie pendant tes ultimes séjours à l'hôpital. En effet, durant les quelques semaines passées à la clinique de Talma, nous nous sommes amusés de la fierté que tu avais à connaître le directeur d'établissement sanitaire que j'étais alors. J'en garde le souvenir d'un temps de vie humainement partagé où ce dont nous parlions, ce que nous faisons, disait quelque chose de chacun de nous. Le tout entremêlé de culture, d'histoires, de poésies. Le tout, allez savoir pourquoi, comme indissociable d'une certaine histoire des Ceméa.

Ainsi, disions-nous quelques choses des Ceméa tels que nous les aimions. De fait, il me semblait relire ou surligner tes "*Ceméa, qu'est-ce que c'est ?*" et esquisser ce que seraient les "Passeurs d'avenir" de Jean-Marie Michel. Ma visite du soir était un rituel que nous attendions l'un l'autre : un mélange d'heure du conte pour grands enfants et de soldes de tout compte pour adultes, comme un point sur le stage de nos vies quotidiennes et collectives. Pour le linguiste, dire, c'est faire. Nous faisons cause commune. Pour un certain poète, la poésie doit avoir pour but la vérité pratique. La poésie est dans la vie. Nous parcourions les sentiers et les routes de la poésie. La poésie surgissait, incertaine et toujours aimée. Mais, toujours, tu revenais à cette "Chanson du mal aimé", fondatrice de ton engagement en littérature, en éducation, en culture. En disant la poésie, tu étais en vie, tu étais envie.

De ce temps passé auprès de toi, des histoires racontées vraies ou inventées, ta mémoire ce soir rappelle l'essentiel des Ceméa : ce naître pour combattre plutôt que se soumettre, ce n'être que pour grandir passant par

La grandeur de l'éducation et de la culture
Le souvenir de La bande à Bonnot même
L'invention et surtout l'organisation d'un mouvement d'éducation indépendant
L'histoire d'un prof exceptionnel qui lançait son chapeau pour atteindre le porte manteau
Des histoires de résistances adolescentes, de panneaux routiers inversés pour tromper l'ennemi alors allemand

Au plaisir de tout cela, ta mémoire ce soir rappelle le goût de l'élixir futile des mots. Elle invite à noyer, dans "un verre de blanc", la réalité des chiffres et à vitupérer l'époque "... grâce

Aux "Alcools" d'Apollinaire
Que tu aimais et connaissais tant
Au "soir de demi brume",
Où tu disais, par cœur en toute clarté,
La poésie de résistance, d'existence
Eluard et Ponge et le "Bestiaire"
Tu protégeais les mots jusqu'à les faire chanter
Comme celles et ceux que tu aimais.

Je me souviens que nous avons partagé
Un Galopin au retour d'Avignon
Après avoir écouté entendu Trintignant
Lisant dans la cour d'honneur quelques lettres
à Madeleine
Rencontrée par Apollinaire dans le train entre
Nice et Marseille
Nous parlions du Guignolet Kirsh si cher à
Lemit
Du vin de l'invité hospitalier à Maisons-
Laffitte.
Tu t'amusais à débattre,
Sans vin mais pas en vain,
De la différence entre soupe et potage
À l'heure du brouet hospitalier.

T'en souviens-tu ?

Nous rendions hommage au théâtre d'ombres
À Guignol, le vrai le Lyonnais
Tu savais faire vivre les marionnettes
Sans jamais prendre le risque d'en devenir
une.

De tout cela, ma mémoire ce soir n'oublie pas aussi que distinguer et se distinguer est parfois un jeu de massacre de la comédie humaine où tu excellais

Ceux des Ceméa amis ou honnis
Ceux des Ceméa plutôt que celles des Ceméa
Délégué général plutôt que Directeur
général
Celui qui l'est, celui qui ne l'est pas
La rose et le réséda
Orléans, Toulouse

Et lui pas
Et lui oui
Denis Bordat

Ce soir, ma mémoire mesure le temps

Temps d'aimer tes chansons
Temps de mourir sans raison
Par coeur
Temps de rééducation de ton coeur
À plein poumons
Temps de respiration, Air du temps
Tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le temps de marche, à trois pattes, énigme de sphinx
Que tu étais parfois,
Au marché de Sens
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau

Temps de partir, à la fin comme au cinéma
En un été meurtrier sans Adjani
Sans Chaplin
Sans Avignon,
Loin de la Réunion,
Loin des Dogons
Sans moi
Ou avec toi
Près d'eux
Ton clan,
Denis
Et avec les poètes
" ...car tous les hommes qui se respectent sont engagés avec leurs frères du passé, avec leurs frères d'avenir..."
Les poètes étaient tes meilleurs compagnons, tes meilleurs frères de combat... De rêverie de jeunesse toujours recommencée
Je ne saurais l'oublier,
Je ne saurai t'oublier
Toi le passeur de poésie,
Passeur d'avenir.



DENIS BORDAT 1923-2010

CEMÉA